

plus variées, que celles qui croissent dans les jardins. En parcourant ces surfaces, tournant autour d'une colline ou passant dans quelques vallées, ici entre les chênes qui y croissent en repandant leur ombrage, et là entre des grands pins et les cèdres dont l'ombre couvre la terre, il nous semble, en vérité, que nous nous promenons dans un vaste parc. En vérité, après avoir vu ces arbres et ces lieux nous ne pouvions les appeler que le parc du Seigneur Tout puissant. Les autres arbres étaient plus gros à mesure que nous approchions de la place, jusqu'à ce qu'enfin nous descendions une pente verte ouest au milieu des petits géants, et nous arrivâmes à la porte des vrais géants, qui croissoient sur le terrain de l'Hotel du Gros Arbre, entre les deux sentinelles, qui ont 500 pieds de hauteur, et entre lesquels il n'y a qu'un petit chemin pour passer. C'était les premiers cèdres de Washington que nous avons vus ; il nous semblait réellement que nous n'avions pas encore vu un arbre. Et cependant ce n'était que des spécimens moyens.

Près de la maison était la première coupe du Gros Arbre *par éminence* ; l'autre partie, ou le sommet, avait été coupée et transportée ailleurs. La souche près de cette première coupe, avait près de six pieds de hauteur, et dessus il y avait un carré appuyé sur des poteaux qui partaient de la terre, et l'espace entre eux et le tour du sommet était rempli avec des planches courtes. Le diamètre du sommet mesure vingt-cinq pieds d'un côté et vingt-trois et demi de l'autre. Le diamètre en bas était de trente et un pieds. Ils sont inclus dans un espace de cinquante acres, et il n'y en a que quatre-vingt-dix. Le terrain occupé est une riche fond humide, et se trouve au pied d'une pente humide septentrionale qui est auprès, qui est aussi couverte de taillis. Et pourquoi sont-ils ici, justement ici, et pas ailleurs ? Ceci, je l'avoue, est pour moi la plus grande et la plus étrange merveille, qui se rencontre nulle part dans le monde ; quatre vingt dix graines y ont été semées, quatre vingt dix et pas plus. Y a-t-il, y avait-il aucun autre morceau de terre que celui-ci, dans tout le monde, qui aurait pu produire de tels arbres ? Pourquoi ne se sont-ils jamais étendus, pourquoi pas une des myriades de graines qu'ils répandent chaque année sur la terre, n'a-t-elle pas été emportée dans un autre endroit ?

Et qu'arrive-t-il quand une fois une telle graine commence à croître. Peu s'imaginèrent ce que cette petite matière, d'environ la grosseur d'une graine de panais, et lui ressemblant plus que toute autre, devait faire, quelle excitation elle devait produire, quand elle fit paroître la première fois les bourgeons du Gros Arbre ! Nous avons mesuré un énorme pin à sucre récemment abattu. A soixante pieds de la terre il avait six pieds de diamètre, et il avait deux cent quarante pieds de haut. Nous mesurâmes un des géants abattus, et à deux cent quarante pieds de la terre il avait six pieds

de diamètre. La tête était ôtée, mais il ne dut pas être de moins de trois cent cinquante pieds de hauteur. Et cependant cet arbre n'avait que dix-huit pieds de diamètre, où le Gros Arbre en avait vingt-cinq. Si le Gros Arbre eut été creux on aurait pu y passer un voyage de foin sans le moindre contact.

Plusieurs des Arbres, et tous les plus gros qui restent sont très endommagés par le feu. Leur temps est donc raccourci, et il faudra un long espace de temps pour amener les petits à leur maximum de grosseur. Dire qu'un homme excité par l'amour infernal de l'argent, aurait pu couper le plus gros d'entr'eux, ôter l'écorce du suivant, à cent vingt pieds de la terre, (savoir : la mère) qu'il aurait pu montrer ou vendre l'écorce de son corps, tous deux aussi sains que le roc dans le cœur, et bons pour mille ans à venir—O, cela surpasse tout mépris ! Et cependant de voir cette mère géante croissant encore comme auparavant, et portant son feuillage frais, murissant ses grains, et refusant de mourir ; cachant encore ses jus, et faisant mouvoir ses pompes dans les masses épaisses de son corps dont on a enlevé l'écorce, que le soleil de plusieurs années n'a pu pénétrer, mort comme il est et fendu—c'est un aspect presque assez grand pour compenser pour la perte que nous souffrons par la vilité humaine."

—:—

CONSERVATION ET UTILITÉ DES JOURNAUX D'AGRICULTURE.—Comme le volume d'une grande partie des feuilles périodiques finit avec leur année, c'est un temps propre à faire quelques suggestions sur leur utilité. Pour commencer—conservez avec soin vos journaux d'agriculture. Après avoir lu les journaux quand ils sortent, ayez une place pour les mettre où vous pouvez les prendre à tout moment, en attendant les repas ou pour toute autre chose ; on dit qu'un écolier distingué acquit un langage en temps de loisir, en attendant le déjeuner. Chaque cultivateur à ses temps de loisir dans sa famille, qui peuvent être bien employés en referrant à des faits qui ont excité son intérêt dans la première lecture des journaux—Alors ayez une place pour les mettre ; et ayez bien soin de voir à qui vous les prêtez. Si votre expérience à quelque chose de semblable à celle de l'écrivain, ce sera une affaire de perte, pour vous même et pour l'emprunteur. Une fois sur dix votre journal reviendra à la maison, et alors il lui manquera une feuille ou plus, et tout sale. Alors votre volume est brisé et ne peut pas être relié, et vous êtes le perdant. C'est également une mauvaise opération pour l'emprunteur ; car tant qu'il vivra en empruntant il ne prendra ni ne paiera un journal d'agriculture pour lui même, et ce qu'il lit ou apprend de sa profession sera superficiel. "Un peu d'instruction est une chose dangereuse" en agriculture. Il vaut mieux que vous payiez un second journal pour votre voisin que de vous passer du vôtre. Il vaudrait autant que le marchand prêtât son grand

livre, l'écolier ses livres, ou le Chrétien sa Bible.

A la fin du volume attachez ensemble les numéros et mettez les sur vos tablettes avec les livres. Si vous avez des fonds, et que demeuriez près d'un relieur, faites relire votre volume avec de la peau de mouton et de la toile ; mais s'il y a plus d'habileté chez vous que d'argent, et que vous ayez l'habileté d'un Yankee pour le maniement des outils, reliez le vous-même. Une table, une alène, une aiguille de retraitsure, et de la corde, suffiront pour faire l'ouvrage. Mettez vos numéros en ordre régulier sur la table ou la planche, alors avec votre alène, faites trois trous, à une distance convenable l'un de l'autre, et liez les numéros avec votre corde. Si vous désirez mettre un couvert au volume, mettez une couche de colle sur le dos, et mettez une feuille de gros papier dessus, et couvrez en le livre. Mettez le nom de l'ouvrage sur le dos, et le No. du volume, et votre reliure est finie.

Alors vous conservez votre volume. Aucun numéro, contenant justement l'information ou l'expérience dont vous avez besoin, ne sera prêt à votre voisin, ou mêlé avec les papiers divers, ou jeté dans le grenier par la bonne ménagère, qui aime tant que tout soit mis à sa place. La prochaine chose, après avoir conservé les journaux, est de s'en servir. Si un journal d'agriculture vaut la peine d'être lu, il est bien digne d'être étudié, jusqu'à ce que vous compreniez parfaitement ses instructions. Si votre journal n'est qu'un appendice d'un magasin de graines ou d'instrumens—une hablerie des patates d'un tel ou de sa charrue il serait mieux de le changer pour un qui n'a pas de moulin pour moudre son grain, et qui attend le vôtre pour son besoin. Il y a des cultivateurs scientifiques pratiques, aussi bien que des grenetiers, dans le champ éditorial, et il y a un choix dans les journaux, aussi dignes de votre attention qu'un choix de graines ou d'animaux. Si l'éditeur de votre journal est accompli dans sa profession, prenez le pour exemple, et ses instructions comme votre livre textuel, jusqu'à ce que vous puissiez en trouver un meilleur. Etudiez votre livre textuel, car il contient non seulement les nouvelles de votre profession, mais ses principes fondamentaux. Il y a une grande différence d'agriculture, qu'il faut se graver dans la mémoire, et digérer intérieurement. Ces principes sont aussi essentiels à votre succès que les principes de Blackstone sont nécessaires à l'avocat. L'avocat a aussi ses rapports et ses livres de causes avec les quels il doit se rendre familier. Vos volumes reliés contiennent vos rapports et vos dossiers de causes. Plusieurs des expériences qui y sont enregistrées seraient une amélioration sur votre système de culture actuel, si vous vouliez les adopter. Elles vous donneraient de plus grandes récoltes avec moins de frais, et montreraient une grande différence dans le revenu de la ferme. Si l'écrivain a retiré quelques bénéfices des journaux d'agriculture, ça été en étudiant